

Jean Ménard, *La Vie littéraire au Canada français*, Ottawa, éditions de l'Université d'Ottawa (Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, no 5), 1971, 258 p.

Michel Gaulin

Volume 5, numéro 3, décembre 1972

Expériences poétiques du Québec actuel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500263ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500263ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (1972). Compte rendu de [Jean Ménard, *La Vie littéraire au Canada français*, Ottawa, éditions de l'Université d'Ottawa (Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, no 5), 1971, 258 p.] *Études littéraires*, 5(3), 529–532. <https://doi.org/10.7202/500263ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1972

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

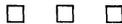
<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

mentionne des œuvres de Jules Laforgue et *la Mort de Venise* de Barrès. De là il fait un rapport direct avec la célèbre nouvelle de Thomas Mann *Mort à Venise* (1913), la contribution la plus significative de la littérature allemande au domaine de la « décadence » littéraire. L'analyse de la nouvelle par Greif montre jusqu'à quel point les éléments décadents se ressemblent chez Huysmans et Thomas Mann.

Le livre de Greif est un ouvrage sérieux qui offre pour la première fois au lecteur allemand une interprétation profonde de l'œuvre de Huysmans et de la notion de décadence. Il fait des liens nouveaux et intéressants entre la décadence française et l'expressionnisme allemand. Greif écrit une prose souple, élégante et il sait éviter les clichés littéraires ; qualités que l'on retrouve rarement chez les critiques allemands.

Armin ARNOLD

Université McGill



Jean MÉNARD, *la Vie littéraire au Canada français*, Ottawa, éditions de l'Université d'Ottawa (Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, n° 5), 1971, 258 p.

Du plus récent ouvrage de M. Jean Ménard, il faut retenir, au premier chef, la longue étude qu'il consacre au phénomène du terroir dans la poésie canadienne-française, de 1850 à 1950. Sur ce sujet pourtant bien rebattu, on trouve ici un point de vue neuf grâce à la façon globale dont le phénomène est envisagé, et qui, plus que de facteurs d'ordre purement sociologique,

tient compte du mouvement des idées et de l'évolution de la sensibilité collective.

Si, à quelques exceptions près, les poètes de l'École de Québec ont paru préférer les sujets patriotiques à ceux du terroir, ce serait, pour reprendre la belle expression imagée de l'auteur, parce que « les littératures commencent par des épopées, puis vient l'âge des bucoliques » (p. 130). Et l'attention qu'à défaut de la première, la seconde génération de l'École littéraire de Montréal a porté aux choses de la terre s'expliquerait par l'essor de la critique littéraire et des sciences humaines au début du XX<sup>e</sup> siècle (p. 131). C'est l'occasion pour M. Ménard, outre d'examiner le rôle de plusieurs revues dans l'implantation d'une tendance littéraire, de souligner l'apport considérable, à la littérature, des travaux scientifiques de Marie-Victorin en botanique et, pour le domaine de la langue, d'Adjutor Rivard et de la Société du parler français au Canada. C'est grâce à cette mise en valeur du patrimoine national, selon M. Ménard, qu'un certain nombre de poètes ont pu répondre aux appels de M<sup>re</sup> Camille Roy en faveur de la « nationalisation » de notre littérature.

Cette recherche de la spécificité ne s'est pas toujours accomplie sans quelques déchirements, et c'est un autre des mérites de cette étude que de relier le phénomène du terroir au problème fondamental que pose à l'âme et à la sensibilité canadiennes-françaises l'éternel conflit entre nomadisme et sédentarité. Si plusieurs de nos poètes ont été sensibles aux choses du terroir, ils n'ont jamais pu, comme le montre

M. Ménard à propos de Nérée Beauchemin, W. Chapman et Alfred Des Rochers notamment, résister tout à fait à ce qu'il appelle la « frénésie des vastitudes » (p. 182).

M. Ménard fait état, enfin, des influences françaises qui se sont exercées sur nos poètes du terroir et il signale les noms de Mistral, d'Arsène Vermeuzouze, Louis Mercier et André Theuriot. A part Mistral, force nous est de constater qu'il s'agit d'écrivains bien mineurs et l'on peut, au delà des observations de M. Ménard, s'en demander la raison. Serait-ce que le filon de talent de nos auteurs ait été trop mince pour leur permettre de s'inspirer des plus grands maîtres ? Ou le climat intellectuel ambiant, tout imprégné de l'idéologie ultramontaine qui régnait triomphante à ce moment-là y serait-il pour quelque chose ? La question est trop complexe pour essayer d'y répondre ici mais le vocable de « Vigny catholique » accolé, selon l'auteur (p. 138), à Louis Mercier n'est pas sans intérêt à cet égard.

On le voit, au delà de milliers de vers parfois bien ennuyeux dont il a dû s'imposer la lecture, l'étude véritablement exhaustive de M. Ménard ouvre des perspectives nouvelles, pose des questions intéressantes qui sont autant de jalons nouveaux pour la recherche.

Outre l'étude sur le terroir qui constitue la seconde partie du volume, *la Vie littéraire au Canada français* se compose, en première partie, d'une série de « Profils » et, en troisième lieu, d'un « Carnet de lectures » où sont regroupés des comptes rendus d'une quinzaine d'œuvres,

poésie, romans, essais, parues à l'aube de la révolution tranquille.

Mis à part un long texte où M. Ménard, en spécialiste de Chapman qu'il est devenu, s'emploie une fois de plus à réhabiliter la mémoire quelque peu ternie de ce « poète oublié » (c'est le titre du texte), les « Profils » sont ceux d'écrivains contemporains<sup>1</sup> avec plusieurs desquels l'auteur a entretenu des relations d'amitié qui lui ont parfois valu des témoignages intéressants. Sous l'apparente disparité des noms se dessinent bientôt des similarités qui font comprendre pourquoi M. Ménard s'est particulièrement intéressé à des auteurs aussi divers que Pierre Baillargeon et Robert Charbonneau, consacrant au premier son discours de réception à la Société royale du Canada, à l'autre son discours de réception à l'Académie canadienne-française. Baillargeon et Charbonneau, de même qu'André Laurendeau, à qui M. Ménard consacre également un profil, sont des écrivains que la mort a fauchés avant que la vie ne leur ait permis de donner leur pleine mesure. Mais, aux yeux de M. Ménard, leur mérite, comme celui de leurs aînés Paul Morin et Léo-Paul Desrosiers aussi présents dans ce livre, consiste à avoir réussi à édifier une œuvre par des efforts patients, malgré les mille tracasseries d'une activité quotidienne dévorante et un milieu fort peu favorable à la vie de l'esprit.

<sup>1</sup> À ce propos, on se demande pourquoi la critique du roman de Claire France, *les Enfants qui s'aiment*, a été incluse dans cette première partie. Par sa nature même, ce texte était mieux indiqué pour la troisième partie, « Carnet de lectures ».

M. Ménard profite d'ailleurs de son texte sur Robert Charbonneau pour dénoncer la situation de paria faite à l'intellectuel « dans cette enclave française d'Amérique » où « on ne respecte l'écrivain que dans la mesure où il cesse d'être un créateur et devient un homme d'action » (p. 63). Ce serait ce conflit entre le goût pour les idées et la tentation de l'action qui aurait, selon l'auteur, précipité la fin d'André Laurendeau (p. 75). M. Ménard s'arrête aussi, au passage (p. 63), sur la force aliénante que représente souvent, pour l'écrivain d'ici, une culture qui est largement d'emprunt. Si les autodidactes comme Yves Thériault ou ceux qui, comme Rina Lasnier, sont tous tournés vers l'aventure intérieure peuvent espérer y échapper, du moins en partie, la situation que décrit M. Ménard n'est-elle pas, de tous les temps et dans tous les pays, le lot de l'écrivain ? L'important, c'est que des livres paraissent, et de ce point de vue, surtout ces dernières années, notre littérature ne paraît point manquer de vitalité.

Il faut passer rapidement sur le « Carnet de lectures » qui conserve un peu trop, à notre goût, la marque de l'époque où l'auteur dirigeait la page littéraire hebdomadaire d'un journal outaouais. Textes bien écrits, mais qui restent néanmoins des impressions momentanées dont, avec les années, l'intérêt s'estompe quelque peu. Par exemple, bien que l'on reconnaisse à M. Ménard le droit de n'avoir pas aimé *Amadou* même si la majorité des critiques avaient loué à l'époque le « frisson nouveau » que ce roman apportait dans nos lettres, on aimerait savoir s'il conserve

toujours la même opinion de l'œuvre de Louise Maheux-Forcier maintenant que sa vocation d'écrivain s'est confirmée par l'achèvement d'un triptyque dont *Amadou* n'était que le premier volet. Pareil assemblage de textes isolés peut, à condition que les textes soient assez nombreux et répartis sur un bon nombre d'années, permettre de mesurer le cheminement intellectuel et esthétique d'une vocation de critique. Tel ne nous paraît pas être le cas ici.

M. Ménard écrit d'une plume nette qui ne déteste pas manier l'humour pince-sans-rire et même l'ironie. Plusieurs des mythes ou des poncifs tant de notre vie littéraire que de la société moderne n'échappent pas à son jugement sévère. Ainsi, on sent qu'il n'a guère plus de sympathie pour le culte voué à la mémoire de Saint-Denys Garneau, ce poète qui « sitôt mort [...] monte sur les autels » (p. 32), que pour les poètes du « sexe total » (p. 34). De même, les idéalistes de *la Relève*, « des doloristes, des velléitaires, des casuistes douillets et des quasi-jésuites exsangues » (p. 67), ne valent guère mieux à ses yeux que les contestataires de 1968, « vains enfants du loisir » s'emparant des facultés « sous l'œil de cette grande voyeuse qu'est la télévision » (p. 57).

Tourné vers le passé, ce livre pose aussi, implicitement, des questions pour l'avenir. M. Ménard est le produit d'une époque où il était de bon ton de ne considérer la littérature canadienne-française qu'avec condescendance quand on ne l'ignorait pas tout à fait. A deux reprises (pp. 41, 55), il avoue lui-même, non sans quelque gêne, qu'il fut un temps

où il ne lisait guère nos auteurs. Aujourd'hui, le pendule semble avoir atteint l'autre extrémité. Ainsi, quand M. Ménard écrit que « Corneille et Racine, depuis longtemps, initient nos jeunes aux beautés de la culture française » (p. 71), on peut se demander dans quelle mesure cela est toujours vrai si l'on songe à la montée en flèche, dans l'enseignement, depuis quelques années, de la littérature autochtone, trop souvent à

l'exclusion de toute autre. Les idées de M. Ménard sur la littérature et sur l'art sont marquées au coin d'une vaste culture classique bien assimilée. Si la tendance actuelle doit se confirmer, il y a lieu de se demander, tout en le déplorant, si M. Ménard n'est pas ici l'un des derniers représentants d'une race d'hommes cultivés.

Michel GAULIN

*Carleton University*

